

# les bahuts du rhumel

LES ANCIENS DES LYCEES DE CONSTANTINE



## Rajeuni pour 4,50 euros

Merci Robert E. Kahn! Et merci aussi cher Joseph Licklinder, du réputé "Massachusetts Institute of Technology", qui furent des pionniers dans la mise en route de la fée Internet!

Merci! *Thank you.*

Vous m'avez permis - entre autres - de trouver, sur "la toile" de mon ordinateur, les coordonnées de "Price Minister" qui vend de vieux livres scolaires parmi lesquels j'ai pu me faire acheter, pour la modique somme de quatre euros cinquante centimes (port non compris) l'édition 1934 de "L'Anglais vivant" des professeurs agrégés d'anglais P. et M. Carpentier et Fialip, classe de quatrième, la classe de mon entrée au lycée de garçons de Constantine, au début de l'année scolaire 1934-35.

*Là, j'entends déjà la voix de mes camarades germanistes et arabisants qui me reprochent de me lancer sur des sentiers linguistiques au long desquels ils ont toutes les chances de ne comprendre goutte; ce à quoi je me permets de leur répliquer que les colonnes des "Bahuts" sont à leur disposition pour m'imiter.*

Grâce à vous, chers Robert E. Kahn et Joseph Licklinder, j'ai pu me replonger dans ce vieux bouquin bien conservé où, en première page, une certaine Jeanne-Marie Falloux a laissé l'empreinte calligraphique de ses prénom et patronyme en lettres très légèrement inclinées vers la gauche.

Il n'est pas très très gai d'aspect, ce bouquin tout de noir imprimé, ce qui rend assez terne l'aspect des photographies qui l'illustrent comme si elles avaient été prises un jour qu'éclairait le *fog* de Londres voire le *smog* de Cardiff. Surtout si on le compare aux livres actuels qui regorgent de couleurs et d'encadrés à fond colorisé au point qu'on finit par être la proie d'un tournis et à sentir valser la tête...

— suite page 3 —



## Paris 17 mars

Sympathique surprise, ce dimanche 17 mars, premier étage du Novotel de la Porte d'Orléans qui semble désormais voué à devenir le traditionnel lieu des retrouvailles alycéennes de fin d'hiver: l'hôtesse (photographie ci-dessous à gauche) qui reçoit la quarantaine de convives alycéens ayant résisté aux aléas de la saison et de la santé, se nomme Anne-Sophie de Marion et sa grand-père est une authentique *roumia* native d'Oued Athmenia.

N'est-ce pas là comme une agréable senteur du lointain terroir?

Elle est des nôtres dès l'apéritif, et sera encore là, en fin de repas, pour converser de table en table.

Merci à Dolly Martin et Geneviève Alessandra qui avaient organisé nos retrouvailles en sa compagnie.

● suite en dernière page

## Mouloud

Dans le numéro 64 des "Bahuts du Rhumel" de mai 2010, un article fut consacré au célèbre Salah, dont le rôle - on s'en souvient - consistait à véhiculer, de classe en classe, matin et soir, le registre des absences.

Depuis ses débuts de carrière - sans doute vers 1920 - jusqu'en 1935, il avait aussi roulé du tambour, du matin au soir, pour annoncer l'heure du réveil aux internes et celle se rendre en étude, demême que l'annonce du début et de la fin des cours, à la totalité du cheptel lycéen.

Vers le début des années 50, devenu obèse, fatigué et mal voyant, il avait fini par ne plus prendre la peine d'effectuer ses déambulations. C'est alors qu'il dut transmettre ses fonctions à Mouloud Baaziz.

Dans le palmarès de 1958, ce dernier est cité comme dactylographe et ronéotypiste, et il animait également un club de reliure.

Ce Mouloud Baaziz devait, quelques années plus tard, devenir mon patient.

Paul CLEMENTI



# M. Battestini un proviseur en or

Il y a huit ans, dans le numéro 39 des "Bahuts du Rhumel", j'ai déjà évoqué - sous le titre "Un externe très surveillé" - mon arrivée au lycée d'Aumale, au mois de novembre 1943, en 1ère B, comme externe. En effet, j'avais été obligé de quitter l'internat du collège colonial de Sétif réquisitionné par les Anglais, et de retourner dans ma famille à Ras-el-Ma, village proche de Sétif.

Reçu à la première partie du baccalauréat en juin 1944, j'avais réussi à obtenir une place de pensionnaire dans ce lycée constantinois, pour y suivre les cours de mathématiques élémentaires.

Ce que je n'avais pas, alors, raconté de cette nouvelle rentrée, c'est que, début octobre, après la récréation qui suivait les classes de l'après-midi, comme je me promenais sous les galeries à arcades au lieu d'être en étude, un personnage que je n'avais encore jamais vu arriva à ma rencontre et m'interpella: "Que faites-vous là, au lieu d'être en étude?".

Ne manquant pas d'aplomb et de culot, je répliquai: "Mais qui êtes-vous pour me donner cet ordre?"

Fulgurante, la réponse m'ahurit totalement: "Figurez vous, mon ami, que je suis le nouveau proviseur, et que vous allez immédiatement déguerpir en étude".

Illico, c'est tête basse, que je rejoignis cette dernière, m'attendant à des sanctions... qui n'arrivèrent jamais: j'étais fort loin de me douter, alors, que ce "proviseur de rencontre", M. Battestini, allait être, pour moi, un "proviseur en or".

Quelques jours après, voilà que le surveillant général me fit part de la demande du proviseur, de prêter mes cahiers de mathématiques et de physique à son fils qui devait arriver prochainement dans notre classe, afin qu'il se mette au courant des cours déjà dispensés. Ce tout nouveau camarade me remercia, par la suite, en m'invitant, plusieurs fois, à partager son goûter de quatre heures, préparé par sa mère.

Courant novembre, nouveau contact avec le proviseur qui me dit: "J'ai examiné votre situation matérielle, et j'ai constaté que vous n'étiez pas boursier, de sorte que votre père, modeste employé des PTT, paye intégralement le montant de votre pension. C'est pourquoi je vous propose un poste de surveillant d'internat au pair, ce qui permettra de soulager votre chef de famille des sacrifices qu'il consent pour vous.

En le remerciant, je m'empressai, évidemment, d'accepter cette bienveillante proposition.

Afin de ne pas gêner ma scolarité, mon service consistait à effectuer principalement la surveillance de dortoirs, et, quelquefois, celle de l'étude et du réfectoire. J'eus également le droit de partager une petite chambre avec un collègue très sympathique, à prendre mes repas au réfectoire des surveillants et enfin, à bénéficier de l'entretien de mon linge.

La tâche n'était pas toujours facile, surtout lorsqu'il me fallait surveiller mes camarades de classe ou emmener les internes en promenade le jeudi ou le dimanche; cependant, ma scolarité n'en souffrit pas.

En fin d'année, je fus reçu à la seconde partie du baccalauréat, et M. Battestini me révéla que j'avais obtenu une des meilleures notes en mathématiques et en physique.

À la veille du départ en grandes vacances, M. Senckisen me demanda ce que j'avais choisi comme orientation. Lorsque j'évoquai les mathématiques spéciales au lycée Bugeaud, à Alger, sa réponse me surprit:

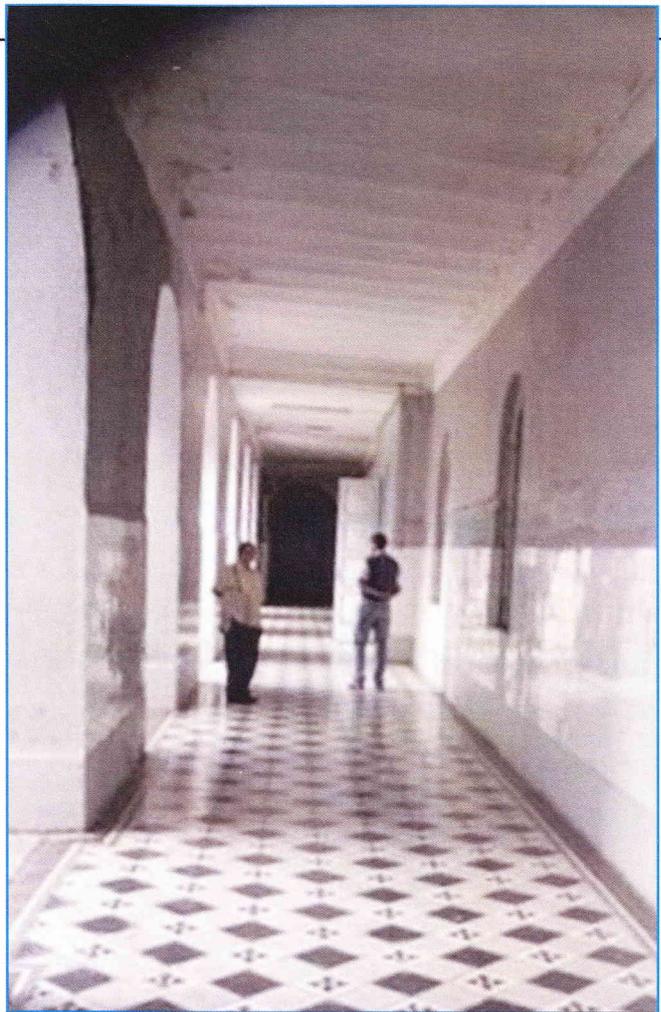
"La préparation des concours, c'est très dur, et l'on n'est pas toujours sûr de réussir. Pourquoi n'envisageriez-vous pas l'inspection des Douanes? A trente-cinq ans, facilement, vous pourriez être directeur".

Ce très sage conseil me surprit quelque peu, d'autant plus que le fils de ce professeur, notre camarade de classe "Dany", était, lui, bien orienté vers la préparation aux concours de grandes écoles.

À l'inverse, M. Battestini approuva ma décision et ajouta: "A la rentrée prochaine, je serai, de nouveau, à Alger, proviseur au lycée de Ben Aknoun. Venez me voir pour m'informer de vos résultats en mathématiques supérieures".

La rentrée comme pensionnaire dans cet établissement algérois, pour l'année 1945-1946, fut particulière. Une moitié du lycée était encore occupée par l'armée anglaise. L'effectif de la classe de mathématiques supérieures était pléthorique: en effet, étaient de retour, des élèves plus âgés, qui avaient été contraints, en 1942, d'arrêter leurs études pour être mobilisés, combattre en Italie, et faire ensuite les campagnes de France et d'Allemagne: la plupart d'entre eux portaient encore l'uniforme, avec des galons d'aspirant ou de sous-lieutenant.

M. Saint-Jean, professeur de mathématiques - que plusieurs camarades de l'ALYC ont bien connu (Malpel, Marle, Moreau...) - nous avertit que l'effectif de la classe devait être réduit dès la fin du premier trimestre et, pour cela, il instaura une "colle" écrite toutes les semaines...



Comme cette mesure lui permettrait d'éliminer les élèves qui obtenaient les plus mauvaises notes, un train de travail infernal s'instaura: surcharge d'exercices, préparation de la "colle" durant le week-end et la veille de cette épreuve, découragement...

C'est ainsi qu'un jeudi après midi de fin novembre 1945, je pris la décision de suivre le conseil que m'avait donné, à Constantine, M. Senckisen. J'allais donc à la direction des Douanes, plateau des Glières, y retirer un dossier d'inscription pour le concours d'inspecteur.

Cette démarche accomplie, je crus bon de me rendre au "petit lycée" de Ben-Aknoun, informer M. Battestini de ma décision.

Dès mon entrée dans son bureau, il me déclara: "J'ai rencontré Saint-Jean qui m'a dit que tout allait bien pour vous, et que vous passerez sans doute en mathématiques spéciales au terme de l'année scolaire".

Cet entretien terminé, je partis reprendre le cours de mes études au lycée Bugeaud...

Et c'est ainsi que, parvenu à l'âge de trente-cinq ans, je n'ai pas été nommé directeur de Douanes.

J'étais, en effet, ingénieur au Commissariat à l'Énergie atomique, au Centre d'Études nucléaires de Saclay, responsable du laboratoire d'études de l'instrumentation pour le contrôle commande et la sécurité des piles atomiques, et je préparais une thèse d'ingénieur-docteur sous la direction de Francis Perrin, le haut-commissaire à l'énergie atomique.

Jacques FURET

## III. BACK HOME AGAIN

1	to dear	o: fur	A bus	i: beef	ei cake	e bed	i sit
	weir	learn	flood	sleep	drain	stem	sill
	ear	earth	front	field	great	head	thrill
	cheerful	first	flung	least	laid	friend	swim

2. parlour, slipper, stories, supper, sudden, steamers, certainly, heron, badger, cheerful, shortly, afterwards, terribly, pillow, only, similar, interest, ripen, onward, to enter, water, interval, whisper, constantly; — particular, adventure, excursion, afield, among, to escort, considerate, contentment.
3. emancipate (i'mænsipeit), weir (wia), presumably (pri'zjuməbli), thrilling ('thriliŋ).

When they got home, the Rat made a bright fire in the parlour, and planted the Mole in an arm-chair in front of it, having fetched down a dressing-gown and slippers for him, and told him river stories till supper-time. Very thrilling stories they were, too, to an earth-dwelling animal like Mole. Stories about weirs, and sudden floods, and leaping pike, and steamers that flung hard bottles — at least bottles were certainly flung, and from steamers, so presumably by them; and about herons, and how particular they were whom they spoke to; and about adventures down drains, and night-fishings with Otter, or excursions far afield with Badger. Supper was a most cheerful meal; but very shortly afterwards a terribly sleepy Mole had to be escorted upstairs by his considerate host, to the best bedroom, where he soon laid his head on his pillow in great peace and contentment, knowing that his new-found friend the River was lapping the sill of his window.

This day was only the first of many similar ones for the emancipated Mole, each of them longer and fuller of interest as the ripening summer moved onward. He learnt to swim and to row, and entered into the joy of running water; and with his ear to the reedstems he caught, at intervals, something of what the wind went whispering so constantly among them.

K. GRAHAME (*The Wind in the Willows*).



Let us, as by this verdant bank we float,  
Search down the marge to find some shady pool  
Where we may rest awhile and moor our boat,  
And bathe our tired limbs in the waters cool.  
Beneath the noonday sun,  
Swiftly, O river, run!

Here is a mirror for Narcissus, see!  
I cannot sound it, plumbing with my oar.  
Lay the stern in beneath this bowing tree!  
Now, stepping on this stump, we are ashore.  
Guard, Hamadryades,  
Our clothes laid by your trees!

How the birds warble in the woods! I pick  
The waxen lilies, diving to the root,  
But swim not far in the stream, the weeds grow thick,  
'And hot on the bare head the sunbeams shoot.  
Until our sport be done,  
O merry birds, sing on!

If but to-night the sky be clear, the moon  
Will serve us well, for she is near the full.  
We shall row safely home; only too soon  
So pleasant 'tis, whether we float or pull.  
To guide us through the night,  
O summer moon, shine bright!

ROBERT BRIDGES.



# Rajeuni pour 4,50 euros, port non compris

Au long des 357 pages du livre, j'ai retrouvé les treize chapitres qui ont nom: "General features", "The English climate", "English society", "Animals and the English", "The Flora of England", "The Valley and the Thames", "London", "London river", "Agricultural England", "Industrial England", "The west of England", "Scotland", et "Ireland".

En tête de chaque chapitre, sous le titre général, une photographie ou un dessin généralement reproduit *by permission of the proprietor of "Punch"*...

Vient ensuite un texte relatif au titre du chapitre: pour "English society", par exemple, se détaillent: *Social standing, English titles, Gentlemen, The professions, The working class*...

Suivent alors plusieurs œuvres en prose ou en vers, ou des chansons dont le texte est accompagné de sa musique, tous signés par des auteurs ou des compositeurs célèbres...

Enfin - partie peut-être plus rébarbative - les textes des *Home preparations*, le vocabulaire, les exercices, et les *essays*.

Ceci dit, allons "buissonscolariser" dans "L'Anglais vivant en effeuillant ses pages comme une marguerite et retrouvons nos délices de jadis.

Voici, presque au début, la photographie du roi George VI en uniforme d'amiral, au-dessus des trois portées de "God save the king".

Le suit de peu, le texte "A cold day" de Leigh Hunt, et son début: "Now, the moment people wakes in the morning..." qu'aucun *pupil* de notre quatrième n'avait su *correctly* traduire....

Le suivent de peu les deux fois neuf vers du "Winter" de William Shakespeare, le premier des dix-huit disant:

*When icicles hang by the wall...  
tandis qu'on reprenait, au refrain:  
Tu-who! to-who! - a merry note  
while greasy Joan doth kell the pot.*

Anachronisme, voici que notre hiver shakespearien est suivi de l'"Autumn, a dirge" de Percy Bysshe Shelley, "dirge" qui débute par

*The warm sun is wailing...  
pour se terminer par un  
and make her grave green*

que M. Fargeix traduisait: "et verdissez sa pierre tombale de vos larmes et de vos pleurs".

De là, bondissons jusqu'au sonnet de J. Keats "The grasshopper and the cricket", puis passons aux "Forget-me-not and the Lily of the valley" de M. Baring, illustré de gravures donnant morphologie humaine à prince Fleurdelys et à ses semblables.

Fleurs aussi avec "Daffodils at Ullswater" de Wordsworth que les Janine Rutterford, et Izoute, Suzanne Le Noane, et moi avions récité, *together*, larmes aux yeux, un soir, aux Alyciades de Montpellier, en cet an 2000 qui vit la fin à notre XXème siècle natal.

De la prose, maintenant, avec le "The wind in the willows" de K. Graham, qui ne m'a pas laissé le moindre souvenir sinon ce titre lui-même.

Mais je me souviens mieux de "Collège life" de C. Mackensie quand, sous le regard des *freshmen*, les *second-year* du St-Mary's college of Spinkhill psalmodiaient leur monotone refrain:

*The Dean - He was the Dean - The Dean - He was the Dean - The Dean - He was the Dean - The Dean he was...*

Filons à Londres, maintenant, pour y découvrir le "Squalid East End" de G. A. Mitton illustré par une photographie plus que noirâtre que n'arrivent pas à enluminer les quinquets placés au-dessus d'étals criant misère.

Plus éclairante est - à la page suivante - le plan du port de Londres où la Tamise effectue des méandres aussi évocateurs que ceux de la *Serpentine* ondulant dans le tout proche gazon de Hyde Park...

Plus agrestes aussi, sont les textes "The Harvest" de G. Bourne et le "Scarecrow" de Walter de la Mare...

De là, retrouvons la rude existence du peuple des mineurs avec la "Coolier's life" d'un Laurence... qui n'était pas d'Arabie.

Photographie inattendue, au chapitre 11: de vénérables bardes encadrant un archidruide à barbe blanche - tous les cinq en aube et couvre-tête savamment plissés, sans doute prêts à tenir convention, au soleil couchant, dans le site gallois de Gorsedd.

Une échappée, maintenant, vers les "Mountains of Scotland" décrites par Sir Walter Scott, puis coup d'œil vers les cinq portées de l'archiconnu "Auld lang syne".

Nous termineront cette exploration par le poème "Erin, o Erin" de T. Moore et une photographie de la basaltique *Giant's causeway*.

Ceci dit, je vais acheter "L'Anglais vivant", de troisième... si le mauvais sort ne me fait pas redoubler!

# Portier et aboyeur

En ces temps déjà anciens qui précéderent la guerre de 1939 à 1945, à huit heures moins cinq chaque matin... et chaque après-midi à quatorze heures moins cinq, les externes qui patientaient sans hâte, dans la "quatrième cour" que constituait - à l'extérieur du lycée - l'hémicycle surplombant le vieux Rhumel, voyaient s'ouvrir la porte du bahut.

L'huisssier chargé de cette ouverture sans solennité était un être assez malingre, revêtu de l'uniforme des garçons d'entretien - un simple bourgeron bleu-de-chauffe - et son chef se coiffait d'une chéchia ronde "à la tunisienne" ou, plus souvent, d'un vétuste béret.

Comme il claudiquait fortement et que son avant-bras droit se trouvait plié coude contre la poitrine, avec une molle main pendante à l'articulation du poignet, on se demandait comment il arrivait à manipuler les deux lourds et hauts battants.

Il remplissait son office quotidiennement, ne laissant que rarement sa place à "Gastounet", autre garçon d'entretien dont le sobriquet était dû à une vague ressemblance du quidam avec l'ex-président de la République, Gaston Doumergue.

Après quoi, l'homme refermait soigneusement l'un et l'autre battants, mais - cette fermeture une fois accomplie - il ouvrait la petite porte pratiquée dans l'un des dits battants, pour jeter un ultime coup d'œil à l'extérieur et repérer, *in extremis*, la galopade effrénée des inévitables retardataires. Puis, toujours claudiquant, il s'en retournait à l'une de ses quotidiennes autres besognes...

Par exemple, entre la fin de l'étude du matin et le début des cours, il avait déjà cheminé de classe en classe, une bouteille dans sa main valide, pour emplir - de la fameuse encre violette d'alors, dont tant de doigts se trouvaient souvent maculés - les petits encriers de porcelaine blanche encastrés au haut des pupitres dans le bois desquels bien des lycéens avaient laissé la trace d'un canif.

Autre besogne: au long de l'hiver, on le voyait passer dans les couloirs - ployé sous un sac de jute - et déposer, dans chaque classe, quelques bûches au pied des poêles de fonte.

À l'automne, balai de branchages en main, il faisait aller le troupeau de feuilles sèches des platanes ou des robiniers plantés dans chacune des trois cours du vénérable bahut.

Enfin, en toutes saisons - été excepté - après la fin des cours de l'après-midi, à seize heures, il installait, sur un banc de la cour principale, une vaste corbeille d'osier emplie à ras bords d'épaisses tranches de pain dont il faisait distribution aux internes, et les assortissait d'une grosse barre de chocolat.



Mais il avait également ses jours de gloire: si le célèbre Salah se trouvait indisponible, c'est lui qui cheminait, de classe en classe, pour faire signer le registre des absences.

Enfin, ultime prérogative - dont les seuls internes avaient connaissance - celle "d'aboyer". En effet, aux "heures de parloir", c'est à notre héros qu'il incombait de faire entendre sa voix dans la cour, pour clamer le patronyme du potache qui avait le bonheur d'une visite.

Et puis - bien que cette fonction ne soit pas officiellement prévue à son emploi du temps - au hasard de l'entretien quotidien qu'il prodiguait aux salles de classe, réfectoires et dortoirs, il glanait - oubliés par des étourdis - là un béret, là un cache-nez, ailleurs un gant, voire une pièce de monnaie... sans attendre qu'un an et un jour (selon la loi) aient fini de s'écouler pour s'en auto-attribuer la propriété.

Pour qui a oublié le nom de ce petit, ce modeste, ce sans grade, que tout un chacun sache que (phonétisé à ma façon) c'était Chikha.

B. R.

# Abonnée au 5

Avant que sonne pour moi l'heure d'accéder aux classes terminales, j'avais repéré, dans les couloirs du lycée, la "prof" de philosophie: une grande femme très mince, dont la coiffure voulait s'enjoliver d'une espèce de petit chignon.

À cette époque, nous étions une bande de filles pas très mûres pour la plupart, plus occupées de copains, de "surbooms" et autres joyusetés du même genre, et nous ironisions volontiers sur le "look" pas "in" du tout de l'enseignante.

De surcroît, elle semblait toujours courir, marchant très vite en trimbulant un grand cartable. Pour nous, elle était le prototype même de la vieille fille, laquelle avait la réputation de ne pas badiner: les "grandes" qui nous en parlaient ne nous donnaient pas tellement envie d'être dans sa classe... Or, comment faire autrement: il n'y avait, à Laveran, qu'un seul et unique - et, donc, obligatoire - "prof" de philo.

Mais que je vous présente maintenant, "ma" classe. Voici, sur la photographie figurant en bas, de gauche à droite et de haut en bas, Catherine ?, Josée Fyad, Nicole Meffret, Elisabeth Roellinger, Michèle Legrand; puis ?, Michèle Trognon, Jeanne Angelini, Nicole Attal, Michèle Muller, ?; ?, ?, Odile Dadon; puis ?, Anne-Marie Sallette, Andrée-Jeanne Peyrat, Michèle Burgun, Josiane Alessandra, Marie-Christine Espanet, ?, Françoise Girard, ?, Cachau-Hérlat; puis Michèle ?, Monique Pedebas, ?, Marie-Jeanne Villano, ? et Yvette Cancellarlo. Manque Clothilde Goureau, fille du général, qui, avec Marie-Jeanne Villano, était une trublionne, spécialement en cours de physique-chimie où le professeur, Mlle Hamdiken, ratait la plupart des expériences pour leur plus grande joie et la nôtre, quoique nous ayons été des élèves sages et disciplinées... oui, mais durant les cours de philosophie au long desquels n'aurait été toléré aucun chahut.

Donc, en septembre 1960, j'ai abordé, en leur compagnie, mon ultime année scolaire avec un assez gros brin d'appréhension.

Le cours de Mlle Pouillard était très élaboré et très organisé: il y avait d'abord, de sa part, un exposé - presque dicté - puis venait la discussion collective.

Dès le début de l'année scolaire, j'ai senti que ce qui avait fait les délices de Socrate ou de Platon ne me passionnerait pas, et je suis encore certaine que notre enseignante n'y était pour rien: je n'étais pas assez mûre.

Le jour où elle rendit la première "disser", elle me prévint que si je ne calligraphiais pas mes textes de façon moins anarchique, elle renoncerait à lire mes... œuvres et leur attribuerait un zéro.

J'ai donc fait de mon mieux... au moins en ce qui concernait l'écriture, mais cet effort n'empêcha pas que je sois abonnée à la note 5... ou, plutôt si: une seule fois elle m'attribua un 11, mais elle a toujours cru que je n'étais pas l'auteur de cette dissertation exceptionnelle.

Pourtant, elle avait le sens de l'humour, et l'on voyait briller, au coin de son œil, une lueur de malice qu'elle savait éteindre bien vite.

En fait, elle n'était guère plus vieille que nous, et j'ai toujours pensé que Laveran se trouvait être son premier poste, et qu'elle avait à s'y affirmer...

# 5 en philosophie

Arrivée là de mon props, je ne pensais pas avoir plus grand-chose à dire à son sujet, mais finalement j'ai encore trouvé de quoi vous livrer quelques révélations.

Une fois, en rendant les copies, elle s'adressa à moi pour me déclarer: "Vous êtes aussi rétive à la philosophie que votre chevelure". En effet, j'avais alors les cheveux coupés "à la Jean Seberg" mais un épi rebelle venait toujours déranger mon ordonnance capillaire.

Une autre fois, j'avais déniché un album de Tintin et je le lisais en catimini pendant le cours... Or, tout en dissertant, elle réussit à s'approcher pour voir ce qui me passionnait tant et je crus, soudain, ma dernière heure arrivée: allez expliquer au "père Alessandra" qu'au lieu d'écouter le cours magistral, sa fille chérie lisait une BD!

Mademoiselle Pouillard ne m'a pas punie, n'a rien dit de désobligeant; elle m'a simplement invitée à me rendre au tableau et à y disserter sur l'œuvre de Hergé...

Pas de chance: voici qu'un jour, en ville, elle m'aperçut en compagnie d'un garçon. Le lendemain, elle expliqua mon 5 traditionnel par le fait que j'avais mieux à faire que de fréquenter les garçons; et comme j'avais répliqué que c'était mon frère... la réponse vint très vite: "Vous êtes moins intéressée par le cours que par ce que vous raconte votre frère".

Dernière bombe! En 1961, des manifestations saluèrent l'arrivée de Dame Télévision sur le Rocher; il y eut, entre autres festivités, un récital d'Annie Cordy et l'élection d'une Miss Constantine. Et, là, grande émotion pour le petit monde du lycée Laveran: c'est notre condisciple Joëlle Sachet qui fut élue. Aussi, le lundi matin, il fallait voir la tête de notre prof. qui, dans "La Dépêche", avait lu l'article où l'on rapportait que Joëlle avait eu la vedette presque autant qu'Annie Cordy: ses sarcasmes furent alors assez retentissants.



De gauche à droite : Marie-Jeanne Goett, Michèle Bail, Claude Pouillard, Geneviève Arnaudis, Lucie-Paule Fatis, Marie-Claude Mattei.

Et pourtant, après la publication des résultats du baccalauréat, elle nous a toutes félicitées avec plaisir: elle était fière de nous et m'a adressé ses compliments très chaleureux pour l'obtention d'un 11 inespéré en philosophie - un vrai 11 que j'avais obtenu, cette fois, sans aucune "aide extérieure", comme elle avait été portée à le croire une précédente fois...

Un quart de siècle plus tard, vers 1986 ou 87, il nous fut donné de revoir la chère Mademoiselle Pouillard à Paris - au cours d'un repas d'anciens lycéens constantinois - à la Maison des Rapatriés.

Ses anciennes élèves - qui se trouvaient, ce jour-là, assez nombreuses - eurent l'agréable surprise de la trouver... rajeunie. Nous avions avancé en âge, elle non, et elle avait toujours sa lueur moqueuse au coin de l'oeil, mais aussi beaucoup de mots affectueux, heureuse, la sentait-on, de se retrouver avec nous.

Ceci dit, je vais clore mon "pensum" en rapportant que, lorsque j'ai confié à une ancienne lycéenne que j'avais été sollicitée pour écrire cet article relatif à mademoiselle Pouillard, mon ancienne condisciple avait témoigné d'une admiration immense et intacte pour notre professeur. Au-delà de tant et tant d'années, elle avait conservé tous ses cahiers de philosophie.

Et mieux, elle m'apprit que, lorsqu'elle avait, jadis, fait part à notre professeur de son regret de ne pas avoir fait de latin, mademoiselle Pouillard avait proposé de lui donner des cours gratuitement.

Mon propos sur notre ancienne professeure (pour parler-moderne) se terminera sur ce témoignage très édifiant et qui, peut-être, si elle lisait ces quelques mots, lui permettrait d'oublier les sarcasmes dont elle fut jadis la cible, pour ne retenir, de ses élèves, que cet émouvant éloge.

Josiane AZZOPARDI ALESSANDRA



# Tourisme et mathématiques

En septembre 2012, j'ai eu la chance de me rendre une nouvelle fois en Algérie. Pas à Constantine cette fois, mais à Bône-Annaba, invité, par le professeur Amar Makhlof, à participer, à l'université Badji-Mokhtar, aux deuxièmes "Journées sur les systèmes dynamiques et les équations différentielles".

J'avais très envie d'y revoir les lieux où j'avais passé des vacances dans mon enfance: Herbillon où mes parents m'avaient emmené plusieurs fois à partir de 1938, et Bugeaud où j'étais allé en colonie de vacances en 1944, pendant que mon père faisait la campagne d'Italie.

C'était une colonie organisée par l'Armée pour les enfants des militaires. Mon père n'était pas militaire de carrière mais, officier de réserve, il s'était engagé pour libérer notre pays; il a ainsi participé à toute la campagne, de l'Italie jusqu'à l'Allemagne en 1945. C'est ce qui m'avait permis d'être, avec ma soeur Pierrine, dans cette colonie dont j'ai gardé un souvenir heureux malgré un petit incident: le cuisinier militaire avait fait tomber sa blague à tabac dans les lentilles, et, comme les autres enfants de la colonie, j'avais été très malade toute une nuit.

J'ai donc séjourné en Algérie quelque temps avant les journées officielles, le professeur Makhlof m'ayant réservé une chambre à l'hôtel "Seybouse".

Le vendredi 14 septembre, j'ai visité la ville, allant à pied jusqu'aux plages qui je connaissais un peu car, dans mon enfance, un de mes oncles, directeur de l'école de l'Orangerie, nous avait plusieurs fois hébergés, mes parents et moi. Il existe, maintenant, une jolie promenade pour piétons, entre les plages Saint-Cloud et Chapuis, dont je n'avais pas le souvenir; je pense qu'elle a dû être aménagée après l'indépendance.

Le samedi 15, je suis allé à Herbillon-Chetaïbi, dont j'ai reconnu la plage: il y a un petit rocher, à une vingtaine de mètres du bord, qui, dans mon souvenir, était une énorme montagne; en 1938, lorsque j'apprenais à nager, aller jusqu'à ce rocher était, pour moi un exploit! Mais, à part ce rocher, je n'ai pas reconnu grand'chose.

Dans ce site magnifique, je me souvenais d'une promenade que nous faisons avec mes parents, à travers une belle forêt de chênes-lièges, jusqu'à la sauvage "baie Ouest" où l'on peut voir le soleil se coucher dans la mer. On y va, aujourd'hui, en voiture, un parking étant aménagé, avec tables et bancs, pour amateurs de pique-nique. Je n'ai pas reconnu le bord de mer: autrefois plage de sable couverte d'un épais matelas d'algues, ce n'est, aujourd'hui, que rochers.

Au retour, j'ai prié le chauffeur de passer par Bugeaud-Seraïdi. J'ai pu reconnaître les splendides vues sur la mer, à travers les chênes-lièges qui n'ont guère changé depuis mon enfance, alors que le village ne m'a plus rien rappelé.

Dimanche 16, mon collègue Makhlof m'a fait changer d'hôtel car, pour ces journées, l'Université nous logeait dans un établissement proche de la plage Toche, plus luxueux - et plus cher - que mon hôtel "Seybouse".

Les 17 et 18, travail! Les journées ont été ouvertes par la directrice du département de mathématiques, Mme Fouzia Rebbani. J'ai eu la chance d'être parmi les premiers à présenter ma conférence, si bien qu'ensuite, je me suis senti mieux détendu pour écouter celles des autres participants.

Presque tous étaient algériens - nous n'étions guère plus de trois à venir de France - appartenant à diverses universités: Bône-Annaba bien sûr, Alger, Oran, Constantine, Sidi bel Abbès... Plusieurs exposés furent d'une qualité remarquable. Les participants étaient, pour près de la moitié, des jeunes filles et des jeunes gens préparant une thèse ou l'ayant récemment soutenue. Presque tous ont activement participé aux journées en faisant un exposé sur leur travail. Toutes les interventions se sont faites en français; en français aussi la plupart des textes sur les dioramas... encore que certains orateurs se soient montrés fidèles au tableau noir.

Pour conclure, nous fûmes tous invités à un grand dîner.

Avant mon départ, le professeur Makhlof m'a emmené au marché où il m'a acheté deux kilos de dattes... bien meilleures que celles de nos magasins!

Bref, je garde, de ce séjour, un excellent souvenir

Charles MARLE

## De l'inutilité absolue du latin

Point n'est besoin de faire figurer ici une très longue légende. Le temps n'est plus où la connaissance du latin était la condition sine qua non de toute réussite, et où, pour être persona grata, il fallait être capable de lire Cicéron aperto libro.

Le principal alea d'une telle ignorance se manifestait, de plano, par la mise à l'index des anti-latinistes; car tout homme qui avait la super audace de mépriser les études latines était, a priori, tenu pour un minus habens et un fou incurable, et destiné à mourir de delirium tremens.

Fort heureusement, il y avait un hic pour nos adversaires: ils n'entendaient pas le latin... ils le devinaient; car tous ces hommes qui usaient du latin comme langue vivante et nationale, ont été, depuis longtemps, envoyés ad patres, et, très souvent, manu militari, parfois proprio motu, par une espèce de suicide dont ils avaient fait un usage ad libitum..

Opposons donc un veto ultra formel aux exigences de messieurs les latinistes, disons: "Carpe diem". Considérons le triomphe des gens qui ne pratiquent aucune langue morte; admirons de visu leur maintien. Ils sont épanouis comme des héritiers se partageant les biens d'un de cujus. Ils réussissent tous ex-aequo, et sans nul besoin de consacrer un quelconque ex-voto à la divinité.

Ils parlent coram populo, en s'exprimant grosso modo et en faisant un lapsus linguae tous les dix mots; mais, à notre époque de révolution, qu'importe le respect que l'on à la syntaxe, aux liaisons, à la grammaire, et caetera et caetera...

On peut même affirmer que ces ignorants du latin sont admis de jure parmi les maîtres du monde. Plus d'un est devenu un deus ex machina de la politique internationale.

Tel fut le cas - sans qui-proquo - de Vladimir Illich Oulianov, alias Lénine. Ses manuscrits n'ont pas besoin d'être enregistrés ne varietur; ils ont été recueillis par son successeur - ou quelque alter ego - lequel - mutatis mutandis - lança, urbi

et orbi, des proclamations retenues ad aeternum, et qui, sans modifier son modus vivendi, possédait un exceptionnel curriculum vitae car il était le seul sui generis.

Je pourrai ajouter encore bien des choses... mais sat prata biberunt. Renvoyons sine die toutes et plus amples explications. Obéissons à un nec plus ultra de notre conscience. Et rentrons chez nous avec les moyens ad hoc, les uns pedibus, les autres dans un véhicule, cahotant ou non comme le faisaient les très antiques omnibus.

Je parle surtout pour ceux qui, voyageant incognito, doivent effectuer leur trajet ville-faubourg et vice versa. Nous arrivons toujours à notre destination dans un temps minimum, mais avec un maximum d'efforts, au prorata de nos moyens.

En lisant ces lignes, oubliez que je vous ai infligé un pen-sum. Je ne réclame aucun satisfecit et ne fais pas, non plus, mon mea culpa.

Remémorez-vous seulement ou notez sur votre agenda, votre memento voire un memorandum - res nullus - le latin doit être expulsé, dans un tollé général.

Ne cherchons point d'excuse en sa faveur, comme l'avocat qui évoque un alibi. Enfermons la population latiniste dans un numerus clausus qui arrêtera le processus de son activité et la réduira à un seul specimen.

Ne conservons qu'une expression latine, une seule, précisément parce que les latinistes disent que c'est une énorme faute de grammaire: vulgum pecus. Donc, n'étudions plus le latin et prononçons un sec "Vade retro" à tout latiniste.

Voyez, on peut parler français sans user du moindre mot latin. Vous êtes bien de mon avis, n'est-ce pas? D'ailleurs, je ne vous convie pas à un referendum.... je vous lance un ultimatum.

Jean ALESSANDRI +  
lycéen de 1916 à 1923

# Trois jeudis aux Buttes



## JEUDI 17 JANVIER

Au "Pavillon du lac", par un temps ensoleillé, se sont retrouvés, Jean Agostini, Louis Burgay, Frédérique Giner et Ludovic Lecerf, Simone et Max Vêga-Ritter, Rachid Maoui, Charles Marle, Mokhtar Sakhri et Jean-Pierre Peyrat.

Arrivée en avance et pressée de nous rencontrer, Frédérique Giner, ardente adhérente de fraîche date. Son adresse mail - demeurée sept ans sans réponse sur le site "Constantine d'hier et aujourd'hui" - avait incité, quatre jours avant, le lecteur curieux de tout qu'est Jean Benoit, à la contacter et à la diriger vers nous.

Cette pratiquante passionnée de karaté au point d'être "ceinture noire", est aussi anthropologue et aura sûrement l'occasion d'étudier l'ethnie alycéenne; Ludovic et elle font rêver la tablée en s'attardant sur leur randonnée jusqu'à Tamanrasset en 2006.

Louis Burgay présente son travail de création du site ALYC - en cours avec notre bureau - et l'intérêt de trouver un nom de site qui nous représentera.

Rachid Maoui, passant en revue ses parcours universitaire et professionnel, parle de Kenchela et des "chaouis", avant d'évoquer, avec Max, la personnalité de leur professeur de philosophie, Jean-François Lyotard.

Mokhtar Sakhri présente ses romans et essais. Son "Illusion d'un espoir romain" a plu à Jean Agostini qui remémore la polémique Pierre Nora-Jacques Derrida sur le livre de Nora "Les Français d'Algérie".

Charles Marle fait revivre ses retours à Constantine et Guelma, et, plus récemment, à Bône, Herbillon (souvenirs d'étés en colonies de vacances) et Bugeaud.

## JEUDI 21 FÉVRIER

L'atmosphère chaleureuse de nos jeudis est d'autant plus appréciée qu'elle aide à se remettre des morsures d'un vent glacial qui fige, dans leur nudité hivernale, les Buttes ensoleillées. Bienvenue est la soupe qui, pour Michel Challande, Frédérique Giner, Jean Agostini, Jean-Pierre Peyrat, Jean-Claude Ferri, Christian et Régis Widemann, Guy Labat et Jean-Paul Spina précède un excellent filet mignon de porc.

Il faut ensuite ajouter des tables pour accueillir les intervenants d'après-midi, Gérard Mignotte, Rachid Maoui, Mostefa Abbas et Mokhtar Sakhri.

Habituée par son expérience d'anthropologue, Frédérique Giner se sent à l'aise dans une assemblée qui touche au sujet de ses études de terrain dans le berceau méditerranéen: les hammams parisiens, principalement celui de la mosquée de Paris que fréquente, de nos jours, une clientèle tant européenne que maghrébine et, à un degré différent, celui de Barbès, nettement plus "familial".

Mokhtar Sakhri présente son récent livre sur Ferhat Abbas, ainsi que ses livres à succès "Les Démons de la foi" et "Illusion d'un espoir romain" dont les commentateurs des lecteurs présents sont très flatteurs. Son souhait: retrouver la traduction des vers en latin écrits par Arthur Rimbaud sur Jugurtha.

## JEUDI 21 MARS

Carré des fidèles, Yvette Guillet, Jean Agostini, Charles Marle et Jean-Pierre Peyrat, pour savourer le vitaminé de pousses de soja, choux et crevettes marinées, puis le crépiné de poulet au chèvre, le bougouf à la menthe fraîche, que suit un filet de dorade, crème poivron et écrasé de vitelotte... avec, en dessert, la papaye chantilly-passion.

L'évocation du centenaire de la naissance d'Albert Camus vers la fin de l'année 2013 est suivie d'un échange sur l'un des legs les plus précieux de ce chantre de la terre lumineuse de notre jeunesse. "Noces" paraît très emblématique, véritable hymne à la vie dans cette terre où "à certaines heures, la campagne est noire de soleil", où "l'odeur volumineuse des plantes aromatiques râcle la gorge", où "il faut attendre la fraîcheur du soir pour sortir du tumulte des parfums et du soleil".

On s'accorde à relever que la même puissance évocatrice de cette plume - qui fait vibrer, comme la touche fine d'un peintre, chaque détail - se retrouve dans "Le Premier Homme", immersion saisissante dans le quotidien d'une famille pauvre du quartier de Belcourt à Alger, si emblématique, aussi, de cette société où nous avons grandi.

*Ci-dessus, le jeudi 17 janvier, de gauche à droite, Charles Marle, Simone Vêga Ritter, Louis Burgay, Max Vêga Ritter, Jean Agostini, Frédérique Giner et Ludovic Lecerf. En cartouche, le 21 mars, Charles Marle, Mme Laloum, gérante du "Pavillon du Lac", et Jean-Pierre Peyrat.*

# Etre & Avoir

*Etre ou Avoir?... That is the question, aurait peut-être énoncé Shakespeare par la voix d'un Hamlet que tourmentait le doute. Au lecteur, donc, de trancher, une fois terminée la lecture des quatorze quatrains qui suivent.*

M'initiant à la grammaire,  
écoutez comment, un beau soir,  
ma mère me dit les mystères  
des deux verbes Être et Avoir.

Ravis d'être seuls auxiliaires,  
mais pour le moins originaux,  
Être et Avoir furent des frères  
en querelle dès le berceau.

Bien qu'opposés de caractère,  
on pouvait les croire jumeaux,  
tant leur histoire est singulière  
Or, ces frères étaient rivaux.

Ce qu'Avoir aurait voulu être,  
Être voulait toujours l'avoir;  
à ne vouloir ni dieu ni maître,  
le verbe Être s'est fait avoir.

Son frère Avoir était en banque  
et faisait un grand numéro,  
alors qu'Être, toujours en manque,  
souffrait beaucoup dans son ego.

Pendant qu'Être apprenait à lire  
et faisait ses humanités,  
de son côté, sans rien lui dire,  
Avoir apprenait à compter...

Avoir amassait des fortunes  
en avoirs, en liquidités,  
mais Être, rêvant à la lune,  
s'était laissé dépasser.

Avoir était ostentatoire  
lorsqu'il se montrait généreux;  
Être, en revanche - c'est notoire -  
était bien moins présomptueux.

Avoir allait, en place affaires,  
placer ses titres à l'abri,  
alors qu'Être, plus débonnaire,  
ne gardait jamais rien pour lui.

Sa richesse était intérieure,  
faite des choses de l'esprit;  
notre verbe Être étant pudeur,  
sa noblesse était à ce prix.

Un jour, à force de chimères,  
pour parvenir à un accord  
(entre verbes, ça peut se faire)  
ils conjuguèrent leurs efforts.

Pour éviter qu'il y ait fâche  
entre verbes si familiers,  
ils se sont répartis les tâches  
pour enfin se réconcilier.

Le verbe Avoir a besoin d'Être  
parce qu'Être, c'est exister;  
le verbe Être a besoin d'avoirs  
pour enrichir ses bons côtés.

Et, de discours interminables  
en arguties alambiquées,  
les deux frères inséparables  
ont pu être et avoir été.

# Paris 17 mars 2013



1



2



3



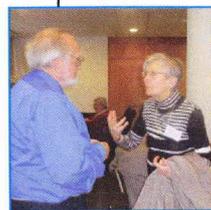
4



5



6



7



8



9



10



11



12



13

Manquent quelques fidèles parmi lesquels le président Malpel et Dolly Martin (mauvaise bronchite), les Fleck (Renée en rééducation avec deux membres "navrés"), les Foata, en peine de déplacement, Maurice Meignien et Jacques Furet souffrants ce jour-là; quant à Frédérique Giner, toute récente adhérente, et Ludovic Lecerf, son chevalier servant, tous deux se sont trou-vés grippés après une escapade réussie aux Caraïbes.

Des raisons de se réjouir, par contre, en retrouvant - montés du lointain Var - les Teuma, Louis et Madeleine née Chauve (malheureusement sans Andrée Ghrazarian, souffrante elle aussi), Janine Corbet venue de Gradignan pour retrouver son amie Simone Berleux, Yves à belles moustaches et Jeanne Musy, Gilles Alessandra et son épouse Viviane, plus revus depuis longtemps et Jacqueline Réjany née Duport, pas encore adhérente mais qui rejoindra peut-être son amie Yvette Guillet dans notre fratrie.

A tous, le Président, ayant adressé la bienvenue, rappelle les prochaines manifestations:

- 12 mai, déjeuner de printemps à la Valette du Var, près de Toulon, dans un cadre désormais familier;

- 4 au 6 octobre, assemblée générale à Saint-Raphaël ou dans les Cévennes, le dossier étant en préparation pour un programme attrayant et raisonnable sur le plan financier.

- Enfin, toutes les troisièmes semaines de chaque mois, ces "Jeudi des Buttes" - au Pavillon du lac des Buttes Chaumont à Paris - où Jean-Pierre Peyrat tient table ouverte de midi à la fin de la soirée, pour des rencontres informelles dont tous ceux qui y ont participé disent le plus grand bien.

Autre événement important: la version 2013 de l'annuaire qui remplace désormais le précédent devenu obsolète.

Réalisé notamment par Jean-Pierre Peyrat et Louis Burgay, il est imprimé sur un papier agréable au toucher et fort bien illustré avec des prises de vues tellement proches de notre adolescence: c'est Constantine et ses environs qui défilent page après page.

Il est à glisser, bien sûr, dans la jaquette déjà existante.

Cet annuaire annonce, en outre la naissance de notre "boîte aux lettres" de messagerie ALYC - [contact@alyc.fr](mailto:contact@alyc.fr) - opérationnelle dès maintenant, qui sera rapidement incorporée dans ce qui sera notre site Internet; tous deux permettront - aux adhérents comme aux internautes extérieurs, d'être au fait de l'actualité de notre association et de s'exprimer s'ils le désirent. Ainsi sera mise aux regards de tous, la vitrine idéale pour faire mieux connaître notre fratrie à l'extérieur et déclencher un mouvement de curiosité plus profond à l'égard de notre association.

Le Président souhaite alors, à tous, un bon appétit et une excellente fin de journée.

Le menu - bien que déjà connu - est rappelé dans un joli petit document d'accueil présent sur chaque table: le gratin de poireau au saint-nectaire et jambon sec, le pavé de mignon de porc à la moutarde accompagné d'une écrasée de pommes de terre, l'assortiment de fromages servi avec une salade, et le tiramisu glacé.

Cliquetis de fourchettes et de couteaux se mêlent dès lors aux conversations qui vont se poursuivre bien au-delà de la dégustation du café, et ce n'est qu'en début de soirée que le microscopique de fratrie se sépare en se donnant rendez-vous en mai dans le Midi, en octobre à Saint-Raphaël ou ailleurs... à Paris en mars 2014...

Pourquoi pas, chers amis, puisqu'Anne-Sophie de Marion nous y attend déjà!

● Photographies d'Eliane Lirola, Geneviève et Norbert Alessandra, Yvette Guillet, Michel Challande et Louis Burgay.

Les arrivées - 2 3, Pendant l'apéritif - 4 Y. Musy et J. Lachaussée - 5 Y. Amram et P. Febvre - 6 Les habitués des Buttes Chaumont. 7 J.-M. Sallée, J. Lachaussée - 8 V. et G. Alessandra - 9 J. Agostini et Y. Guillet - 10 La table présidentielle - 11 Y. Nakache, F. Barrat et H. Paolillo - 12 L. Burgay, M. Sakhri, J. Douvreur - 13 Vue générale de la salle.

# EN FRATRIE ALYCÉENNE

## ● NOUVEAUX ADHÉRENTS

Mlle Hélène LARTIGOU  
10 bd Sakakini  
13004 MARSEILLE  
04 91 34 54 65  
helene.lartigou@orange.fr  
L 1945-52  
Canazzi, Danielle Bonnet-Garnier,  
René Braun  
père originaire de Guelma  
Alger, Blida  
E.N.

## ● RECTIFICATION

Mme ALESSANDRA  
née Geneviève CALLEJA  
157 boulevard Brune  
75014 PARIS  
01 45 39 65 50  
alessandra.norb@wanadoo.fr

## ● NOUVELLES ADRESSES

M. KAROUBY Guy  
Résidence "Le Pey Blanc"  
2355 route d'Eguilles  
13090 Aix-en-Provence  
04 42 20 00 81  
06 86 26 65 53  
g.karouby@orange.fr

M. et Mme MOREAU  
"Le Francia"  
9 boulevard Victor-Hugo  
06000 NICE  
04 93 62 60 43

● INTERNET  
- Annie PALOMBA  
annie.palomba@sfr.fr  
- Monique DELON  
delonmonique@orange.fr

Pour les internautes alycéennes et alycéens qui souhaitent:

- envoyer des commentaires, réactions ou suggestions sur les différentes activités de l'ALYC
  - réagir quant aux articles et nouvelles parus dans Les "Bahuts du Rhumel"
  - envoyer des articles, des documents ou des photographies...
- voici, désormais, une unique adresse de courriel:

## contact@alyc.fr

En effet, a été récemment déposé le nom légal de notre site internet à venir - ce qui autorise déjà l'association à disposer de ce **contact@alyc.fr**.

Cette adresse électronique constitue, dès aujourd'hui, un lien spécifique entre la totalité des adhérents et les responsables de l'ALYC.

## LES RÉCENTS ADHÉRENTS SE PRÉSENTENT

### Jacques EPPE

Né à Constantine en 1941.  
Vit jusqu'en 1961 au 28 rue des Généraux-Morris.  
Ecole Jeanmaire, puis lycée d'Aumale (1957).  
Un an à Toulouse (lycée Bellevue), puis lycée Bugeaud à Alger (agro-véto).  
Quitte l'Algérie pour Périgueux, puis Lyon (école vétérinaire). Thèse en 1969.  
Roule sa bosse, en tant qu'assistant (plus ou moins longue durée) jusqu'en 1971.  
Trois ans en Côte d'or.  
Jusqu'en 1981 ingénieur au centre de recherche "ELF Aquitaine" de Solaize (69).  
Trois ans en Corse.  
Depuis 1983, vétérinaire libéral à Champagne-Mouton, en Charente.

### Frédérique GINER

Née le 2 mai 1950 à Constantine. J'ai été élevée par mes grands-parents paternels, près du boulevard Victor-Hugo. Je leur dois mon goût pour les cultures.  
J'ai fait mes premières fautes d'orthographe au lycée Laveran-Coudiat.  
Après le bac, je montai de Vichy à Paris. Une courte formation et je me lançai dans les créations parisiennes : Lancome, Lacoste etc... au lieu d'aller à la Sorbonne où j'aurais tant aimé faire philo.  
J'ai deux garçons, Armel (42 ans) et Morgan (35 ans).  
C'est plus tard que je suis entrée à l'Université Européenne de Médecine Chinoise dont je fus chargée de mission en Tunisie.  
Puis anthropologie médicale et anthropologie sociale avec, pour thème de prédilection, les pratiques corporelles dans les hammams.  
Je me suis passionnée pour les arts martiaux en général et le karate en particulier.  
Aujourd'hui, j'aime ma vie de mamie auprès de Jasmine et Vincent, mes petits-enfants.

### Michèle BERTON SAINTON

Née à Philippeville en 1944, père sous-officier d'active, étant en Indochine.  
A Constantine-Bellevue, rue Calmette, maternelle "Léon-Bourgeois" et naissance d'une petite sœur Chantal.  
En 1951, après décès d'une sœur aînée, retour à Philippeville et poursuite de scolarité au collège Maupas, avant d'intégrer, en 1951, l'Ecole Normale de Constantine.  
1962, en métropole, Ecole Normale de Chaumont.  
Suit, une carrière administrative de cadre au ministère de l'Intérieur, d'abord en Seine-Saint-Denis jusqu'en 1975, puis à Troyes, et mariage avec Rudy Berton.  
1993, décès de mon époux.  
Retraitée depuis 2001, je me passionne pour les civilisations anciennes et la poésie.

### Hélène LARTIGOU

Née à Constantine (mars 1934), d'Albert, cadre à La Banque de l'Algérie, et de Louise Richard.  
Primaire à Jean-Jaurès (Mmes Germent, Bonnel, Sallée, Mlle Riban).  
Lycée Laveran (Mme Maury, Mlles Nicolai, Arboré, Elghozi, Fleury, entre autres) qui m'ont donné la solide formation qui m'a permis de franchir le cap des études supérieures.  
1953-58, Faculté des lettres d'Alger, après hypokhâgne au lycée Bugeaud.  
Professeur au lycée La-Fontaine de Blida de 1958 à 62, puis, en métropole, Objat (19) et Marseille: C.E.S. Malpasset, lycée Saint-Charles jusqu'en 1995.

### Rachid MAOUI

Né en 1936 à Sedrata.  
Père Bachir, médecin à Khenchela, décédé en décembre 1954; mère, Magda Rosenberg, Roumaine.  
Etudes primaires à Khenchela.  
Aumale 1946-53. Professeurs: Canazzi, Clouet, Alheinc, Ristori, Recouly, Marion.  
Condisciples, Benbouzid Djemil, Abdelmoumen Mohamed, Kraïba Youcef, Benmerabet Yacine, Paul Belaïche, Robert et Claude Attali.  
Médecine à Alger (1953-56) externe du Pr Goignard. Paris (1956-58); Alger (1958-60) Professeurs Robert Raynaud et Robert d'Eshougues.  
Constantine (1960) interne à l'hôpital (Drs Marill et Huguenin), Alger (1961), thèse avec Dr Le Bozec et Pr Marill.  
Médecin à Khenchela (1961-1973).  
Diplôme de néphrologie Paris (1973-74).  
Univ. Alger, maître assistant (74-82).  
Médecin à Ouled Fayed (1980-89).  
Médecin à Villefranche sur Saône en cabinet de groupe (1989-2009).  
Actuellement, médecin CPAM Paris  
Né en 1936 à Sedrata.

### Gérard FUNÈS

Né à Alger le 1er février 1938.  
A Constantine domicilié 2 rue Pinget, face au lycée Laveran.  
Père directeur de Vidal, Manéga et C ie, route de Sétif, près de l'hôtel Cirta.  
Au lycée d'Aumale, baccalauréat en 57.  
Etudes supérieures à Paris.  
Activité professionnelle à la RATP, de 1965 à 2000.  
Maire de Chilly-Mazarin (91) de 1977 à 2000.  
Vice-président du Conseil général de l'Essonne de 1998 à 2011 et depuis septembre 2012.  
Séjours en Algérie: Tipaza 1975, Alger 1981, Constantinois 1984, Constantine et Alger 2008.

## ● NOCES DE PLATINE

En la quatre-vingt-quatorzième année révolue de leur âge, nos amis alycéens Jacqueline née Rosenthal (L 1930-36) et Paul Febvre (A 1932-36) ont fêté, fin 2012, leurs 70 années de mariage célébré, à Constantine, le 4 août 1942.

Nos chaleureuses et cordiales félicitations.

## ● DÉCÈS

- Mireille PADOVANI née Quilici (Laveran 1946-48) 84 ans, le 14 08 2012 à Antony (92); épouse de Côme.

- Guy DEBONO (Aumale 1931-39) 91 ans, le 24 11 2012 à Bourges; époux de feu Marie-Jeanne née Laurent; père et beau-père d'Yves et Claude née de Laguërenne, et de Frédéric; grand-père de Louise-Angele, Xavier, Marie, Marc, Mathilde; arrière-grand-père de Henri, Hugues, Louise, Jean, Arthus, Léopold; frère et beau-frère d'Arlette et feu Pierre Vincent, Marisa et Henri Rongier.

- Lyse RECCHIA née Raffi, 80 ans, le 27 09 2012 à Montpellier; épouse de Christian; mère de feu Pierre, mère et belle-mère de Anne et Didier Tricard; grand-mère de Guillaume, Thibaud et Constance.

- Henri ATLANI (Aumale 1931-38), 92 ans, le 26 12 2012 à Aix-en-Provence; époux de Josiane née Filippi; père et beau-père d'Angèle et Serge Allouche.

- Dr Gérard COHEN, 58 ans, le 05 02 2013 à Aix-en-Provence; époux de Fabienne née Albertini; père de Hugo et Edouard; frère de Michèle, Hervé, Laurent et Stéphane; fils de nos amis Simone et James.

- Yvan GINER, 91 ans - ancien élève du lycée d'Aumale - le 10 02 2013 à Nice; père de notre consœur Frédérique et de Corine, Christine, Brigitte, Eric et Didier.

Nos condoléances à tous les leurs.

## ALYC

Anciens des lycées de Constantine

- Fondateurs  
Michel et Janine SADELER
- Présidents d'honneur  
Jo POZZO DI BORGIO  
Jean MALPEL
- Président - Michel CHALLANDE  
85, avenue du Pont-Juvénal  
34000 Montpellier  
04 67 99 34 39  
michel.challande@orange.fr
- Trésorier - Jean-Pierre PEYRAT  
20, rue Euryale-Dehaynin  
75019 Paris  
01 42 45 7306  
jpeyrat@voila.fr
- Secrétaire général - Guy LABAT  
4, Mas de Mounel  
34160 St-Bauzille de Montmel  
04 67 86 13 26  
guy.labat@fre.fr

## LES BAHUTS DU RHUMEL

- Jean BENOIT  
440, route de Vulmix (A36)  
73700 Bourg St-Maurice  
04 79 07 29 31  
jemmaplyc@laposte.net

✉ James COHEN

Mon fils Gérald luttait depuis près de quatre ans contre un cancer du cerveau. Les soins par chimio et radio avaient donné d'excellents résultats au point que l'on croyait qu'il était en rémission et même en voie de guérison.

Il avait alors retrouvé une vie normale, puis, brusquement, le mal a repris le dessus: d'abord, perte de la mémoire puis de l'équilibre et enfin de la parole. Il n'a pas souffert physiquement mais moralement. Il s'est éteint lorsque les voies respiratoires n'ont plus pu fonctionner.

✉ Frédérique GINER

Mon père Yvan eut deux amours: l'Algérie et Victor Hugo. Il crut en la liberté comme valeur fondamentale pour tous les êtres humains. Il vécut peut-être une utopie mais il la vécut comme une fantastique aventure.

Je sais qu'il fit tout pour ne jamais être séparé de l'Algérie: il pouvait en parler pendant des heures. On le moquait gentiment en l'appelant "le philosophe".

✉ Michèle BERTON

A Constantine, de mon année de seconde à l'École Normale (1961-62), je souhaite retrouver souvenirs et photos. Voici le nom des condisciples dont je me souviens: Josette Alessandrini, Claude Giberge, Gilberte Granara, Joséphine Miceli, Michèle Molins, Danielle Scarpa, Josiane Rosello, Danielle Criscuolo, Marie-Louise Simonneaux, Daniele Raspail. Contacter Michèle Berton: <berton.michele@sfr.fr> ou J.-P. Peyrat qui transmettra.

✉ Guy KAROUBY

Après être devenu doyen de l'Ordre et bâtonnier, me voici retraité. J'espère donc pouvoir être un peu plus libre pour rejoindre l'ALYC, de temps à autre; mais, comme disait Woody Allen: "Je suis inquiet lorsqu'on me dit que je suis resté le même ou que je suis toujours aussi jeune car... cela signifie bien que je suis vieux!

J'ai lu avec plaisir que mon ami Rachid Maoui a parlé de Kenchela, des Chaouis et de M. Lyotard. J'ai vu aussi que Chérif Ali Khodja était des nôtres.

J'ai revu aussi la photographie de sciences expérimentales; le professeur de philo était bien M. Mesnage, bel esprit, merveilleux enseignant, proche de ses élèves.

Il y avait, dans notre classe, un certain Djamel Hou-hou dont le lycée porte désormais le nom.

✉ Rachid MAOUI

Dans l'annuaire j'ai eu l'occasion de trouver nombre de connaissances dont J.P. Champetier condisciple à Aumale et à la fac de médecine d'Alger

Sur la photo de la classe de philo des "Bahuts", n°60, page 4, j'ai pu identifier Abdallah-Khodja (premier à gauche au premier rang), Bensmail qui, psychiatre, a pris la suite du Dr Frey à l'hôpital de Constantine (3ème à partir de la gauche au 2ème rang), Aoun médecin à Bône (à la gauche de J.F. Lyotard) - les deux, je crois, décédés - Claude Camillieri (dernier à droite à l'avant-dernier rang). L'article de Max Véga-Ritter m'a bien remis en mémoire le passage de J.F. Lyotard à Constantine; j'étais alors en seconde mais la personnalité de ce grand philosophe m'a aussi marquée. L'évocation d'André Nouschi m'a semblé également nécessaire.

✉ Chantal CUZENIC GAVENDA

Après six mois de chimiothérapie, les résultats sont préoccupants: une tumeur au niveau du pancréas est restée constante en taille après diminution en décembre. Par contre la tache sur le foie a doublé de volume, ce qui écarte la possibilité d'un angiome ou d'un kyste; ce serait bien une métastase cancéreuse qui aurait été jugulée lors de la première phase du traitement à dosage maxi, puis aurait repris à dose réduite.

Comme ce n'est pas un cancer primitif, il n'y aurait que la chimio pour le traiter; donc, c'est reparti pour une série de deux mois de chimio à dose maximum avec, si nécessaire, une alimentation intraveineuse pour éviter la perte de poids.

✉ Renée FLECK

Le 1er février, en fermant un volet, j'ai fait une mauvaise chute, fracturé un fémur et démis un poignet. Après opération chirurgicale à la jambe et intervention non sanglante au poignet.

Je suis actuellement en maison de rééducation où je m'applique à prendre mon mal en patience. Un grand merci aux amis qui se sont inquiétés de mon sort.

✉ François LECOUTOUR

Maman, née Kaouki, décédée dans sa quatre-vingt-septième année, était la fille de Marcel Kaouki et d'Aline Queyrel, les Kaouki étant arrivées de Malte à la création de l'Algérie française.

Mon père - décédé en 1994 - était chirurgien. Nous étions quatre enfants: Jean-Marc, Jean-Noël, Isabelle et François, mais, en 2000, nous avons perdu Jean-Noël, notaire à Etampes, âgé de cinquante ans.

Une des dernières volontés de ma mère fut que soit indiqué, sur son avis de décès paru dans le Figaro, "Française d'Algérie".

✉ Gérard ARMERIGO

J'ai fini par déménager, rien ne nous retenait plus à Paris, où nous avons vécu vingt et un ans, et nous voici retournés au Pays du Soleil, dans le Vaucluse cette fois.

✉ Catherine SERNIT

Erant née "sous X" à Constantine le 18 février 1962, j'ai vécu une année chez les sœurs de Saint-Vincent de Paul qui m'avaient recueillie. Je cherche des documents sur ma ville natale que j'ai quittée en 1963, des renseignements sur ma vie d'alors et mes origines.

Si quelqu'un connaît des personnes qui ont confié une enfant, à 20 heures, le 18 février 1962, aux sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, si quelqu'un a pris soin de moi, j'aimerais juste qu'on me raconte... Je ne souhaite pas connaître mes géniteurs, juste l'histoire, et qu'on dise à mes parents biologiques, que tout va bien et que l'histoire fut belle. 04 93 60 79 51.

✉ Janine TAMBURINI

Mai 2012, j'effectue un voyage en Italie, dans les Abruzzes à Roccaraso, village natal des grands-parents paternels Pasquale et Antonella. En 1900, ils partent pour l'Algérie, s'implanter à El Kantara puis Biskra où l'ancien berger construit des routes.

En 1903, naît Paul, mon père, que suivront des filles et enfin mon oncle Jean. Ce dernier ayant fréquenté, entre 1925 et 1930, le lycée de garçons de Constantine, je cherche une photographie de classe de cette époque sur laquelle il figurerait.